

tement échoyé, il y a quelques mois, puisque, dans un engagement, les troupes mexicaines avaient perdu vingt-deux officiers et quatorze soldats, à part quarante-cinq prisonniers.

C'est alors que le gouvernement mexicain résolut d'en finir et, quand les Témocniens apprirent ce qui se préparait, ils se contentèrent de dire : "Dieu est avec nous, et ne nous laissera pas prendre."

Ils étaient trente-huit contre douze cents hommes bien armés et disciplinés.

Réfugiés dans l'église et décidés à vendre chèrement leur vie, ils attendaient l'attaque qui eut lieu lundi, vers une heure de l'après-midi.

Ce fut une rude défense, mais la bravoure devait céder au nombre, et quand, l'église forcée, les vainqueurs se comptèrent, ils constatèrent avec stupéfaction que leurs pertes s'élevaient à 400 hommes !

Quelques Témocniens ont pu s'échapper et se sont réfugiés dans les montagnes où on va encore les traquer.

Avouez que ces braves gens méritaient d'être mieux traités ; mais, que voulez-vous, n'est-ce pas toujours la continuation du vieux système de civilisation ?

\* \* Je lis, dans un article publié la semaine dernière dans le MONDE ILLUSTRÉ, les phrases suivantes :

"Si le malheureux que son désespoir a entraîné à une résolution fatale ne se sentait pas, comme tant d'autres, la vaillance nécessaire pour gagner son pain, nos hospices lui étaient officiellement ouverts."

"Il n'y a pas une misère à Montréal qui ne trouve aujourd'hui un secours immédiat, car à défaut d'hospitalité, le malheureux a la ressource de la prison pour cause de vagabondage ; mais encore faut-il que ceux qui en ont besoin aient le courage d'aller la demander."

Il faut avoir un fier toupet pour écrire cela ! Comment ? comment ?? les hospices de Montréal sont officiellement ouverts aux gens qui n'ont pas le courage de gagner leur pain ! mais, c'est absurde, je proteste, ce n'est pas vrai du tout, ni à Montréal, ni ailleurs.

Ah ça ! dans quel pays les hospices sont-ils officiellement ouverts aux fainéants ? Au Canada ? Jamais de la vie.

Et cette prétention "qu'il n'y a pas une misère à Montréal qui ne trouve aujourd'hui un secours immédiat !" Mais c'est tout le contraire, et les magistrats de police, le Recorder et le chef de police ne savent que faire des malheureux—pas des fainéants—qui sont sans travail et sans le sou.

Il y a la ressource de la prison, dit béatement l'auteur de ces phrases abracadabrantes ; elle est jolie la ressource et cela prouve bien qu'il n'existe pas d'établissements hospitaliers où les malheureux peuvent se réfugier. Il n'y a pas d'assistance publique ici, et cependant Dieu sait si on en a besoin.

"La prison pour cause de vagabondage !" Une condamnation bien et dûment enregistrée qui constitue un casier judiciaire au pauvre diable qui en est victime.

Car c'est une victime que fait le tribunal en pareil cas, puisque, comme le dit Boistard, "il ne peut y avoir de délit là où il n'y a pas de fait immoral, là où il n'y a pas même d'acte matériel. Le fait de n'avoir ni moyen d'existence, ni domicile, peut ne renfermer en lui-même aucune immoralité ; il peut être, pour celui qui se trouve dans cette position, le résultat de circonstances malheureuses, du manque de travail, de la misère ; mais il ne révèle par lui-même aucune perversité intrinsèque."

\* \* La tirade du fabricant de l'article en question arrive comme des cheveux sur la soupe, à propos du suicide d'un jeune homme.

D'après lui, le dit jeune homme se serait tué parce qu'il avait lu Jean-Jacques Rousseau. C'est un résultat assez rare, heureusement, car si tous ceux qui ont lu Rousseau se tuaient, les entrepreneurs de pompes funèbres feraient vite fortune.

Cette imputation toute gratuite est d'autant plus ridicule que J.-J. Rousseau dit lui-même dans un

de ses ouvrages : "Le suicide est une mort furtive et honteuse ; c'est un vol fait au genre humain."

Mais il est bien plus simple de dire : "C'est la faute à Rousseau ; c'est la faute à Voltaire !"

Quant à moi, je soupçonne le dit jeune homme d'avoir plutôt lu le dictionnaire de Boucherville, le dictionnaire de Baillargé, la géographie de Tous-saint et autres produits du même genre, et je comprends alors, sans l'approuver, la détermination qu'a prise ce pauvre diable de quitter un monde où l'on publie de pareilles choses.

*Edouard Rodière*

### CARNET DU ' MONDE ILLUSTRÉ '

Tous nos lecteurs savent que le monument Jacques Cartier, dont nous publions aujourd'hui une vue, fut inauguré le 24 juin 1889, par la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec. Comme nous en avons déjà donné une description complète dans notre numéro du 21 février 1891, nous y renvoyons les amateurs.

\* \*

Le Cercle Ville-Marie, la belle association récréative et littéraire de la jeunesse étudiante, canadienne-française et catholique, de Montréal, a fait, le 4 du mois courant, l'élection annuelle de ses officiers. Nos lecteurs connaissent bien cette institution, plusieurs pour nous avoir vu en traiter ici assez souvent, un bon nombre pour avoir eu l'avantage de jouir de ses brillantes séances dramatiques, littéraires et musicales. Ils s'y intéresseront bien davantage en apprenant que, dans le nouveau bureau de direction, deux de nos collaborateurs ont été élus : M. J.-G. Boissonneault, E. D., comme président, et M. G.-A. Marsan, E. D., comme secrétaire correspondant. D'autres noms de jeunes gens très bien vus dans la classe instruite décorent aussi la liste de cette nouvelle organisation ; je cite de mémoire : MM. David Roberge, Raphaël Trudeau, W. Derome, E. E. M., Camille Paquet, Albéric Mondou, E. E. L., Achille Bergevin et A. Paulhus, comptables, Dr Gadbois, Primeau, avocat, etc., etc.

Aux heureux et dignes élus du 4 novembre, leur humble confrère offre tous ses compliments, avec ses vœux.

\* \*

A propos de la "maison de la rue des Forges, à Trois-Rivières, que nous illustrons aujourd'hui, M. Sulte m'écrivait : "Vous croyez peut-être que cette bonne vieille maison a une histoire ; non, elle n'a qu'un historien." Et le gai conteur m'en donne des notes, sur le ton gaillard qu'on lui connaît, notes que je résume ainsi :

M. Charles Prince, photographe, aux Trois-Rivières, passait, l'été de 1890, avec son appareil, dans la rue des Forges, lorsqu'il reconnut une figure souriante qui semblait guetter son passage à l'entrée d'un jardin de fleurs, semblable à ceux pour lesquels cette ville était si renommée, il y a moins d'un demi-siècle.

—Ne bougez pas ! cria-t-il, je vous prends instantar.

Et, vivement, il dressa l'objectif sur son tré-pied, calcula durant huit secondes la portée de la lentille, glissa la plaque, pressa le bouton, et dit :

—C'est fait ! Comment vous portez-vous, M. Sulte ?

—Pas mal, et vous ?

—Moi, plus que parfait !

M. Prince est acteur, chanteur, photographe, inventeur et diseur de bons mots.

La conversation fut gaie, à trois, car Mlle Sulte y prit part—et elle fut bien étonnée, quelques jours après, lorsque son image apparut dans le tableau photographique : elle s'était crue en dehors du rayon de l'instrument.

—En voilà une aventure ! dit-elle.

Prince ne manqua pas l'occasion de faire un bon mot

—Mettons que c'est une aventure rurale.—J. St.-E.



### NEIGE

Dans la brume du soir qui tombe,  
La première neige a voilé  
Maison joyeuse et morne tombe  
De son linceul immaculé.

Oh ! si la bise était moins froide,  
Quel beau paysage à saisir !...  
Les vieux murs, vêtus d'herbe rouge,  
Se poudreraient à plaisir ;

Telles que des points de Malines,  
Déjà, sous d'invisibles doigts,  
Les plus coquettes mousselines  
Se drapent à travers les bois.

Et là-haut, les deux tours jumelles  
Qui, sur les angles du château,  
S'élèvent aux cieux gris comme elles,  
Se tendent d'hermine bientôt....

Pendant que cet hiver champêtre  
Va tout son charme déployer,  
Qu'il fait bon fermer la fenêtre  
Et se rapprocher du foyer !

*Alfred Tennyson*

Paris, 1892.

### ALFRED TENNYSON (Voir gravure)

Le grand poète que l'Angleterre pleure en ce moment est né à Somerset, le 6 août 1809. Son père était pasteur.

Le goût des lettres se fit voir en lui de bonne heure, et, pendant qu'il terminait ses études à Cambridge, il composa son premier poème bien connu, *The lover's tale*, qui fut suivi par un bon nombre d'autres tout aussi jolis ; mais son chef-d'œuvre est sans contredit les *Idylles du roi*, qui parut en 1858.

Depuis lors, Tennyson s'est maintenu dans ces hauteurs sans les dépasser. Entre temps, il composa les poésies de circonstances, que sa position de poète-lauréat le mettait dans l'obligation de faire.

Lord Tennyson est le dernier de ces inspirés qui se sont passé le flambeau sans le laisser s'éteindre, depuis Shakespeare. Tout à tour il fut ranimé par Milton, Dryden, Pope, Byron, Wordsworth, et celui qui vient de mourir.

Il termine cette brillante série de génies poétiques qui ont fait l'Angleterre littéraire d'aujourd'hui, et la décadence qui va probablement suivre sera d'autant plus terrible.

*Alexandre Dumas*

Les opinions sont comme les clous : plus on tape dessus, plus on les enfonce.—ALEX. DUMAS.

Les abus, c'est comme les cors aux pieds : on a beau les extirper, ils repoussent toujours.—Comte de DOUVILLE-MAILLEFEU.

Dans les grandes choses, les hommes se montrent tels qu'ils veulent paraître ; dans les petites, ils se montrent tels qu'ils sont.—CHAMPFORT.